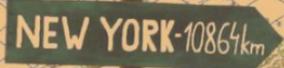
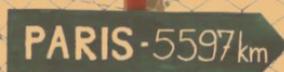


Pauline
MAUCORT

La Guerre et après...



Pauline Maucort

La guerre et après...

Paris
Les Belles Lettres
2017

Le titre de cet ouvrage reprend celui de l'émission *Les Pieds sur Terre*, diffusée le 22 avril 2015 sur France Culture, dans laquelle l'auteure interviewait deux soldats rentrés d'Afghanistan et de Centrafrique. L'auteure remercie Sonia Kronlund, productrice des *Pieds sur Terre*.

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© 2017 Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-44637-0

À Isabelle BM.

À Alice M.

Introduction

L'histoire commence en 2008. Cet été-là, je redécouvre que la France est en guerre en Afghanistan. Je le savais mais n'y pensais pas. Il a fallu ces dix soldats français tués dans l'embuscade d'Uzbin, en plein été, pour que je réalise. Nord-est de Kaboul, 18 août, une patrouille de la coalition est encerclée par les insurgés talibans, les combats durent douze heures, dix soldats français et leur interprète afghan sont tués, vingt et un soldats français et deux afghans blessés auxquels il faut ajouter de nombreuses victimes parmi les civils et les insurgés. Les répercussions politico-médiatiques internationales s'enchaînent.

Immédiatement je pense à l'Algérie, non pas pour les similitudes entre les deux terrains que je ne connais pas, mais en raison de ces euphémismes employés pour qualifier les deux guerres : « événements » dans les années 1950, « opération extérieure » ou « opex », cinquante ans plus tard.

Pour approcher cette guerre qui ne dit pas son nom, je cherche un témoin qui l'a vécue et la raconte sans le filtre du langage officiel aseptisé. Je rencontre un soldat de première classe. Il rentre tout juste d'Afghanistan, il a vingt ans, vient de se marier et s'apprête à démissionner de l'armée. Pas de plan pour l'avenir, aucun diplôme ni piste d'embauche, une seule certitude : l'armée n'est plus pour lui.

Pourtant il y a cru. Il s'est engagé exprès pour « faire l'Afgha ». Il venait d'avoir le bac, il aimait le sport, la discipline, l'aventure, il voyait les militaires en opex à la télé, les gars imposaient le respect, il voulait en être. Une fois sur place, très vite, il déchantait. Au retour encore plus.

Il se sent floué. On lui a vendu du rêve lors du recrutement, il s'est appliqué à obéir, s'est dépassé sans compter, il n'a rien en retour. Si ce n'est ces cauchemars qui le hantent chaque nuit. Son obsession du rangement et de la propreté. Son besoin de s'isoler et le sentiment de honte qui lui colle à la peau.

Il a claqué sa prime d'opex et toutes ses soldes économisées, dans son mariage et l'achat d'une Mercedes, parce que ce sont les deux choses auxquelles il se raccrochait en Afghanistan pour tenir. À part ça, il a tout perdu. Sa vie d'avant est restée là-bas.

Je pense à tous ces jeunes qui partagent son amertume mais qu'on n'entend nulle part. On parle déjà si peu de l'Afghanistan, qui irait s'inquiéter pour les soldats ? Ils se sont engagés volontairement, ils n'ont qu'à assumer. Combien sont-ils à ne pas renouveler leur contrat et disparaître dans la nature au retour de la guerre, avec un syndrome de stress post-traumatique latent, qui mettra peut-être plusieurs mois, voire des années, à se déclarer ? L'armée recrute, elle n'a pas intérêt à ce que le mal-être des soldats s'ébruite.

Je lui propose de me raconter ce qu'il a vu et fait en Afghanistan, les raisons de son engagement, et sa vie maintenant. À travers son portrait je veux faire celui des jeunes engagés qui, comme lui, y ont cru ou vont y croire. Je veux comprendre ce qu'il s'est produit là-bas qui les met dans cet état. Malgré sa peur de choquer et d'être jugé, il accepte et commence à me parler de ses hurlements qui le réveillent en pleine nuit, de son addiction à l'alcool, de la nausée qui le prend à l'odeur de la viande grillée. Mais précisément, qu'a-t-il fait là-bas ? Il me racontera la prochaine fois.

Trois rendez-vous, et soudain, plus de nouvelles. D'habitude si ponctuel, il ne répond plus à mes coups de fils et sms. Même pour me dire non, au revoir, c'est fini. Le soldat évaporé me laisse avec mes questions. Elles se transforment en obsession : s'il est si difficile d'en parler, c'est qu'il y a des choses à dire.

J'en rencontre d'autres. J'en fais des reportages pour Radio France Internationale et France Culture. Certains ont du mal à dire les mots pour qu'ils soient diffusés à la radio, alors j'écris leurs histoires. Dans ce livre, ils sont neuf revenant d'Afghanistan, du Mali, de Centrafrique. Ils racontent la guerre, et ce qu'elle leur a fait : les blessures physiques, les traces invisibles qu'elle laisse

dans leur esprit et les répercussions dans leurs foyers. Les atrocités côtoient l'ordinaire du quotidien.

Pour écrire ces neuf portraits, j'ai rencontré une trentaine de militaires : dans des trains qui ralliaient Paris à leur régiment, grâce aux avocates du cabinet MDMH spécialisé dans la défense des militaires, via le cabinet Dessen de Carrière accompagnant des officiers vers la reconversion professionnelle, par l'intermédiaire d'historiens, cinéastes, chercheurs en sciences sociales qui travaillent sur le sujet.

J'ai préféré éviter le service de presse des armées pour que les hommes se sentent libres de tout dire, même ce à quoi ils ne s'attendaient pas. Les choses enfouies qu'ils avaient essayé d'oublier. Les entretiens se sont échelonnés sur plusieurs mois, en moyenne une vingtaine d'heures par personne, à raison de deux à quatre pour chaque rendez-vous dans des cafés, à leur domicile, ou par téléphone. J'ai donné un carnet au soldat des *Frères ennemis*, pour qu'il prenne des notes lorsque des scènes lui revenaient par flashes. Je réservais des demi-journées et des soirées, il fallait du temps pour écouter leurs silences, leurs hésitations, et revenir plusieurs fois sur le même souvenir pour en faire émerger tous les détails.

Je demandais aux militaires de me raconter précisément le terrain d'opex : les faits, les lieux, les dates. Je notais tout, en m'engageant à modifier au moment de l'écriture pour protéger leur anonymat. J'ai changé leurs noms et ceux de leurs camarades, certains lieux, des dates. J'avais besoin de ces précisions pour vérifier et m'imprégner. Je consultais le journal de marche du centre d'archives du ministère de la Défense, je recoupais ensuite avec des articles de presse. Ils me montraient des photos prises sur le terrain, des vidéos, des cartes, des documents de travail, leurs carnets de bord, des courriers échangés avec leurs épouses.

Pour restituer cette matière collectée, j'ai fait le choix de dispositifs littéraires qui rendraient leur histoire palpable, pour que nous, dont le quotidien n'est plus fait de guerre, puissions nous approcher au plus près de sa vérité. J'ai traduit des expressions militaires en langage civil et leur ai demandé de décrire les sensations qui les traversaient pour que le lecteur puisse éprouver ce que veut dire « faire la guerre ».

Les carnets du psy existent réellement, le légionnaire kazakh m'a effectivement traduit son journal de classes écrit en russe,

et si j'ai imaginé le dialogue du tireur d'élite avec son fantôme, ce dernier vient vraiment lui rendre visite régulièrement.

La plupart ont relu leur portrait avant publication, c'était leur condition pour livrer ce qu'ils n'avaient jamais raconté. Deux militaires, le lieutenant-colonel François-Xavier Marchand et le capitaine de Légion Thomas Diamantidis, témoignent à visage découvert dans le premier chapitre *Les carnets du psy*, et le cinquième, *Le journal du capitaine*. Les autres sont restés anonymes pour préserver leurs camarades, leurs familles, parce qu'ils ont un procès en cours, ou sont toujours d'active.

J'étais pleine de préjugés, ils les ont bousculés. Bien que je ne partage pas leurs idées politiques ou leur vision des rapports de genre, j'ai rencontré des militaires romantiques, poètes, anarchistes. Certains citent Dante, Saint-Exupéry, Céline, d'autres pleurent en écoutant *Opium, J'avais un camarade*, ou *La Traviata* de Verdi. Si vous rendez visite à un soldat hospitalisé, vous trouverez sans doute un livre d'Hubert Reeves posé sur sa table de chevet ou un hors-série de *Sciences et Vie* sur le cosmos. Ils montrent une curiosité intense pour l'univers et sont tous en quête de sens sur l'existence.

Beaucoup m'ont dit qu'ils n'aimaient pas la guerre, ils regrettent que nos politiques la déclarent sans avoir conscience de sa réalité. S'ils savaient à quoi elle ressemble, de près, ils y réfléchiraient à deux fois.

Et nous, si nous savions ?

Les carnets du psy

La guerre c'est comme un solo de Bonamassa¹. La vie à l'état pur. Énergie électrique. Elle te vide parfois, tu perds pieds, mais sa beauté sauvage te rattrape.

Je suis à la cantine de la base avec mon collègue psychiatre, on a terminé le petit déj', il me fait écouter une impro en *live* à Londres. Les *riffs* de *I Know where I belong* me calment. Quoi qu'il arrive on finira tous pareil, ce n'est qu'une question de délai. Négocié. Jouer sur la date limite ça me connaît, j'ai bien grugé avec la maladie.

C'est sur le banc de la cantine que je décide de commencer un carnet.

Arrivé il y a deux jours à l'état-major de Kaboul. Je vais prendre des notes pour gérer ma solitude et mon stress. Pour les gars que je reçois en entretien, je suis le psy, ils oublient que moi aussi j'ai des problèmes. Et contrairement à eux, je n'ai personne avec qui les partager.

Quand le moral est bas, je me demande parfois quel élan masochiste m'a poussé à créer la CISPAT, la Cellule d'intervention et de soutien psychologique de l'armée de terre. Je me retrouve enchaîné à mes responsabilités de psychologue tout-terrain. Toujours me tenir prêt à partir, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sur les lieux les plus chauds de la planète. Ma femme peut savoir où je me trouve en regardant le vingt heures : si un pays en guerre fait l'ouverture du journal parce que l'armée française y est en difficulté, je ne suis pas loin.

1. Joe Bonamassa (né en 1977), guitariste virtuose de blues rock américain.

Je porte un casque, un pare-balles, un Famas¹, et j'espère que je n'aurai pas à m'en servir. Comme les soldats, je suis soumis aux risques d'explosion d'engins non identifiés, les fameux IED, embuscades, tirs d'obus en pleine nuit sur les bases. Et lorsque ça déborde, ils viennent déverser leur stress sur moi.

Rester à la bonne distance. Je suis leur frère d'armes, je sais ce qu'ils vivent, il y a vingt ans j'étais à leur place. Lieutenant-colonel, saint-cyrien, je suis artificier de formation. J'ai passé le diplôme de psychologue sur le tard. Je connais leurs sentiments et je peux m'en approcher au plus près, coller à leurs émotions, mais je dois garder la distance thérapeutique avec l'événement traumatique.

Et avec tout cela, il faut encore trouver l'énergie de faire le forcing auprès de l'état-major pour obtenir l'autorisation d'intervenir sur le terrain. Et tenir tête à certains chefs quand ils semblent oublier que leurs hommes ne sont pas des machines.

Carnet

Dimanche 12 avril 2009, camp de Warehouse, Kaboul, Afghanistan

8 h 30. Débriefe collectif avec sept tireurs d'élites, ils roulaient juste derrière le véhicule qui a explosé, hier, sur une mine.

12 h 30. Entretiens individuels : six personnels.

C'est leur cinquième mois de mandat, forte pression, combats de haute intensité. Ils évoquent le fait d'avoir donné la mort avec un détachement trop prononcé. Perte du sentiment de réalité.

Diagnostic d'un syndrome de stress post-traumatique sévère pour un pax². Il a déjà été reçu en février par le psychiatre. Trois mois plus tard, son anxiété a décuplé, reviviscence des scènes traumatiques de combat, cauchemars, insomnies, fatigue qu'il ne peut contenir,

1. Famas : arme standard du fantassin français, le fusil d'assaut de la manufacture d'armes de Saint-Étienne est l'arme individuelle de combat rapproché. Il devrait être remplacé d'ici 2017.

2. Pax : personnel, individu.

tremblements incontrôlables des bras et des jambes, pas de maîtrise de la situation, panique et perte du sens de la mission.

Il me raconte la scène d'hier. Juste avant l'explosion de la mine, il est flanc-garde en lisière de la zone verte qui pullule d'insurgés planqués dans la végétation. Il pleut comme en février. Des pluies diluviennes, ce qui arrive rarement, c'est pourquoi il s'en souvient. La pluie associée à l'explosion le plonge dans un état de sidération. Il ne peut plus faire un seul geste. Il panique, se met à trembler.

Depuis février il a été pris à partie dans plusieurs échanges de tirs et visé au PGM¹ par un sniper.

Les différentes situations lui reviennent par flashes plusieurs fois par jour, il n'en parle à personne. Il se dit que ça va passer, que les autres comptent sur lui : son chef de section, son chef de groupe, et surtout les gars de son équipe sous ses ordres. Il se rend compte qu'il est irascible, il a des difficultés à se concentrer et s'énerve vite, pour un rien.

Le même cauchemar lui revient chaque nuit. Il pleut, c'est la mission de février, il n'arrive pas à tuer les talibans qu'il distingue pourtant très clairement. Il réalise qu'il tire des balles à blanc. Son chef de groupe lui demande de continuer à tirer, il se sent impuissant. Les hélicos Tigre qui les survolent font feu et il entend passer des obus de 155. Ce sont des canons amis, il est pourtant persuadé qu'ils vont finir par s'en prendre un. Il est obnubilé par les tirs fratricides, cette peur prend toute la place et lui fait honte parce que ses camarades ont confiance en lui. Ce n'est pas réciproque, il n'est pas à la hauteur.

Il est pris de panique quand il entend le sifflement du deuxième obus. C'est cette panique qui le réveille. *J'ai l'impression que j'y suis et que c'est vrai, mais en réalité je suis dans mon lit sur la base. Je n'arrive pas à me raisonner, j'ai l'impression de devenir fou.*

Il appréhende le retour en France dans un mois. Il craint de ne pas contrôler son agressivité comme à sa première opex² Afgha, il s'en était pris à sa femme.

1. PGM : fusil de précision calibre 12,7 mm à répétition, utilisé par les tireurs d'élite, permet d'atteindre des cibles entre 500 et 1 800 mètres.

2. Opex : opération extérieure.

Il raconte sa mission précédente à Warehouse.

Il est responsable du check à l'entrée. Une vague de civils blessés arrive suite à l'explosion d'une bombe sur un marché. Ils doivent attendre dans le sas, à la porte principale, afin qu'il procède aux contrôles de sécurité. Ça prend du temps. Il est très impressionné par le nombre d'enfants ensanglantés. Il voudrait aller plus vite dans la procédure de contrôle, mais un petit garçon meurt devant ses yeux. L'image du petit garçon mort dans les bras de son père le hante.

Il a conscience de tenir des propos décousus. Il perd ses moyens, il a honte, il n'aurait jamais cru se retrouver, un jour, dans un état pareil.

Je l'oriente vers le psychiatre. Il diagnostique un syndrome de stress post-traumatique « flamboyant ».

Carnet

Lundi 13 avril 2009, camp de Warehouse, Kaboul

4 h 30, je suis au fond de mon lit, réveil brutal. Trois chicoms¹ sont tombées sur le camp. L'une a explosé en plein milieu des véhicules blindés et de la vingtaine de pax rassemblés pour le rappel des consignes de sécurité avant départ en mission. Parmi eux plusieurs sont blessés, assez gravement. Un sergent-chef a failli y passer : il s'est pris un éclat de métal à un demi-centimètre de la jugulaire. Il faut l'évacuer de manière douce et précautionneuse. Heureusement l'hôpital est sur la base, les chirurgiens se déplacent jusqu'à lui, ça lui sauve la vie.

Trop de blessés, la mission est reportée.

On reçoit la vingtaine de pax en entretiens individuels le jour même. Et le lendemain pour un débriefing collectif. Cinq pax sont particulièrement violents dans leurs propos, ils ont envie d'en découdre à la mission suivante.

1. Chicom : nom donné aux roquettes de 107 mm depuis la guerre du Vietnam, *chi* pour *chinese*, *com* pour *communist*.

Les talibans, on va tous les buter, ça évitera les bavures.

Ils ne méritent que ça.

C'est vraiment des sauvages.

Aucun courage, même pas capables de tirer les yeux dans les yeux.

Je les laisse exprimer leur colère un moment.

Le prochain barbu que je vois...

Mais ils sont tous barbus, j'interviens, qu'ils soient civils ou talibs, ils portent tous la barbe, comme vous la boule à zéro.

C'est logique, les gars, cette envie d'en découdre. Vous venez de vous prendre une roquette sur la tête, plusieurs de vos gars sont blessés. Les émotions vous submergent, avec leur corollaire, les pulsions de vengeance. C'est bon de mettre des mots pour éviter de rentrer dans une logique folle et mortifère où vous deviendriez aussi peu lucides que ceux qui vous arrosent de chicoms.

Je leur rappelle qu'ils agissent sur ordres. Ils représentent la nation française dans cette guerre. Leur engagement de soldat a un sens, il n'est pas uniquement lié à l'animalité et à la vengeance. *Rappelez-vous que vous êtes des hommes. Rappelez-vous ce que signifient les couleurs du drapeau que vous défendez.*

Carnet

Mardi 14 avril 2009, camp de Warehouse, Kaboul

Mal dormi, cauchemars entremêlés à la réalité, rien de pire pour commencer la journée. Du mal à émerger, j'avale café sur café pour noyer les idées noires de la nuit. J'ai des doutes sur l'utilité et la teneur de ma mission : ne suis-je pas là, finalement, pour huiler des machines à tuer ?

Je répare les gars quand ils déraillent. Je fais le tri : s'ils ne sont plus aptes au combat, ils sont rapatriés. Les abîmés, je les mets de côté en quarantaine, le temps de les observer. Quelques jours de repos pour éviter qu'ils ne mettent en danger leurs camarades s'ils disjonctaient. Envie de tuer, pulsion, se venger sur un chef. S'ils se reprennent, je les remets sur pied et ils retournent au combat. Pour tuer, donc.